

à combattre pour la défense de la même cause. Elle est notre sauvegarde et fait notre force, parce qu'elle fait notre union. Avec elle nous formerons toujours un peuple, et sans elle nous ne tarderions pas à devenir une race dégradée qui, après avoir renoncé à un passé plein de foi et de vertu, se verrait obligée d'adopter des mœurs étrangères.

Mais ce malheur, le plus grand qui puisse nous arriver comme peuple, n'est-il pas à craindre? Et, s'il est à craindre, que devons-nous faire pour l'éviter? Ces deux questions ont fait l'objet d'une troisième et dernière partie.

TROISIÈME PARTIE.

C'est donc pour la propagation du christianisme, pour la grande gloire de Dieu et de son Eglise que le peuple canadien a été formé; c'est donc pour commander par le catholicisme sur toute l'Amérique que la divine Providence l'a placé sur ce sol plutôt que sur tout autre. C'est donc dans ce but que nos ancêtres ont travaillé, qu'ils ont combattu, qu'ils ont réglé leur conduite et qu'ils ont été autant de héros apostoliques. Mais pouvons-nous dire que nous sommes leurs descendants? Pouvons-nous dire comme eux : *Nous nous proposons de faire célébrer les louanges de Dieu*? Pouvons-nous dire que nous avons conservé le dépôt sacré de tant de vertus qu'ils nous ont confié, la foi, la probité, l'honnêteté, l'aménité, la simplicité et la frugalité de leurs mœurs? Pouvons-nous dire que nous avons continué leur œuvre de dévouement et de patriotisme religieux? Pouvons-nous affirmer toutes ces choses?... L'intempérance, le luxe, l'usure, le mépris de l'autorité, de notre langue, de nos usages, la mauvaise foi et surtout l'anglicisation sont là pour nous répondre. Telles sont les diverses considérations que l'Orateur a développées dans la troisième partie de son discours, et que nous allons tâcher de reproduire de notre mieux.

Tous les peuples peuvent déchoir de leur vocation, être infidèles à leur destinée, et par suite comme châtiment de leur infidélité, être rayés de la liste des nations. Mais nous surtout, nous avons des raisons particulières de redouter ce malheur. Car nous avons à nous tenir constamment en garde contre cette action incessante et puissante d'éléments étrangers qui, mêlés à notre population, tendent sans cesse à la fusionner, à la niveler, à l'effacer, en lui communiquant leurs lois, leur langue et leurs préjugés. Sans doute, je ne demande pas ici qu'on méprise les mœurs des nations qui vivent au milieu de nous. A Dieu ne plaise qu'une pareille pensée me vienne jamais à l'esprit! Non, respect pour tous, respect pour les autres, mais aussi respect pour nous; respect pour nos droits, respect pour nos usages, respect, surtout pour notre religion sainte. L'honneur le plus sacré, nos intérêts les plus chers nous font un devoir de faire respecter toutes ces choses. L'indifférence en pareille matière serait un crime, parce qu'elle tendrait à la destruction de notre nationalité.

Mais de plus, nous avons à nous tenir en garde contre des vices qui feraient rougir nos pères s'ils

sortaient un instant de leurs tombes, et qui semblent vouloir se propager parmi nous. Je veux parler principalement de *l'intempérance, du luxe et de l'usure*.

L'intempérance est un monstre abominable qui dégrade et avilit toutes ses victimes. Après avoir jeté le déshonneur dans la famille, ce vice, plus redoutable que la peste, s'il se propage et se multiplie, ne tarde pas à détruire dans la société toute Religion, toute pudeur, tout ce qu'il y a dans l'âme de dignité humaine. Avec ce vice, les sentiments nobles et généreux, les grands dévouements, l'amour du sol natal disparaissent bientôt pour faire place aux scandales publics, aux troubles et aux déchirements domestiques, à la dissipation du modeste héritage transmis par les ancêtres, et aux crimes qui peuplent les prisons et les pénitenciers, et rougissent les échafauds. Aussi voyons-nous la Russie employer cet ignoble moyen pour étouffer dans les enfants de la glorieuse Pologne l'ardeur d'un patriotisme inextinguible. Au mois de mars de l'année dernière, un de ses gouverneurs, dans une circulaire, recommandait aux autorités de découvrir, dans le rayon de leur juridiction, les sociétés de tempérance et de lui faire connaître les secours employés par les prêtres pour détourner leurs paroissiens de l'ivrognerie. Peut-on trouver quelque chose de plus infâme? Cependant, ce gouverneur voulant détruire la *nationalité* de tout un peuple, pouvait-il, pour arriver plus sûrement à son but, prendre un moyen plus efficace! En effet, comment en grande partie ont péri ces nombreuses peuplades qui habitaient autrefois ce Continent? N'est-ce pas par cette eau de feu que leur cédaient des marchands sans cœur et avides d'un gain sordide? Ce qui leur est arrivé ne pourrait-il pas nous arriver à nous-mêmes, si ce vice devenait plus commun? Courage donc, ô vous tous qui avez eu la générosité de vous enrôler sous la bannière de la tempérance, et qui hier encore la portiez en triomphe avec bonheur. Courage! votre œuvre est éminemment nationale; faites vos efforts pour vous adjoindre le plus de compatriotes que vous pourrez, et vous éloignerez de notre beau pays un vice déshonorant, et capable de faire sa ruine.

Le *luxe*, MM., peut aussi nous conduire à notre perte. "Si une expérience de trois mille ans, dit un savant Cardinal, si le consentement unanime des sages de l'antiquité, doivent être de quelque poids pour établir une vérité de morale, la question du luxe est décidée. Point de législateur qui ne l'ait pros crit, point de philosophe qui n'en ait reconnu la dépravation; point d'historien qui n'en ait peint les funestes effets dans la chute et le renversement des empires! En effet, le luxe, par son goût immodéré des parures, par l'enivrement des fêtes, par l'engouement d'une littérature matérialiste, fait régner partout un sensualisme énervant sous l'empire duquel tout s'affaïsse, tout dépérit et meurt dans les grandes nations.

C'est à vous surtout, ô femmes canadiennes, qu'il